

Les invasions barbares
Pour la suite du monde
Les invasions barbares, Canada/France 2003, 111 minutes

Pierre Ranger

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranger, P. (2003). Compte rendu de [Les invasions barbares : pour la suite du monde / *Les invasions barbares*, Canada/France 2003, 111 minutes]. *Séquences*, (225), 32–33.



Un incontrôlable goût à la vie

Les Invasions barbares

Pour la suite du monde

Tel le long travelling avant dès le premier plan-séquence du film, la mort, omniprésente, semble rôder à chaque tournant du dernier long métrage de Denys Arcand. Que ce soit par les couloirs bondés de patients souffrant dans les hôpitaux délabrés, la bureaucratie inadéquate, les infrastructures vétustes, le personnage principal rongé par la maladie ou les événements qui se sont précipités depuis le 11 septembre 2001, la société telle que le décrit **Les Invasions barbares** est en mal de vivre.

Il n'est donc pas étonnant que le réalisateur scénariste du **Déclin de l'empire américain** ait écrit et tourné un film qui reflète le contexte socio-économique actuel et dans lequel il a pour ainsi dire voulu également représenter toutes les croyances confondues et idéaliser le mystère entourant la mort.

« Cela fait vingt ans que j'essaie de tourner un film sur ce sujet, raconte Denys Arcand en conférence de presse, mais je n'avais jamais trouvé la bonne façon. C'est lorsque j'ai songé au

personnage de Rémy que je me suis mis à croire que je pouvais élaborer ce thème en réalisant un film à la fois grave et amusant. Mais on ne contrôle malheureusement pas sa propre mort et j'ai bonifié celle de Rémy. En fait, c'est ma mort rêvée à laquelle nous assistons. »

De ce fait, même s'il traite allègrement de la mort, **Les Invasions barbares** est aussi et surtout un film envoûtant qui respire la vie. Celle de Rémy, d'abord, personnage principal qui tente par tous les moyens d'accepter sa maladie, de comprendre et d'analyser ce qu'il a réussi et raté au fil des années (les femmes défilent à son chevet pour lui rappeler ses meilleurs et pires moments!) et de se raccrocher à son existence d'une manière ou d'une autre. Ses amis et les souvenirs qu'il a partagés avec eux représentent sans aucun doute le plus bel accomplissement auquel Denys Arcand fait référence si adroitement et avec un humour parfois caustique.

L'amitié reste d'ailleurs en filigrane tout au long du film, notamment à travers les rapports entre l'ancienne ou la nouvelle génération. Ces liens amicaux d'une solidité à toute épreuve servent de catalyseurs et font contrepois aux relations tendues entre les parents et leurs enfants. La nouvelle génération fait figure de barbare aux yeux de leurs parents.

À ce propos, la relation père fils entre Rémy (Rémy Girard) et Sébastien (Stéphane Rousseau) demeure la plus intéressante et donne un point d'ancrage au récit. Malgré leurs rapports difficiles, la progression de la maladie de Rémy le rapprochera éventuellement de son fils. Belle façon également de démontrer l'amour d'une fille pour son père via Internet, alors que celle-ci, retenue sur un voilier près de l'Australie, tente de rendre un vibrant hommage à son paternel.

Quant à la relation très tendue entre Diane (Louise Portal) et Nathalie (Marie-Josée Croze) – Nathalie, héroïnomane depuis 10 ans, préfère ignorer sa mère –, celle-ci aurait pu être avantageusement développée sans risquer de contrer l'intrigue. La mère et la fille ne partagent hélas que deux courtes scènes.

Peut-être est-ce la seule lacune que l'on peut reprocher à ce long métrage qui se fait rassembleur d'un nombre d'idées variées au gré d'une multitude de séquences. Peut-être est-ce aussi le défaut de sa qualité. Contrairement au **Déclin...** qui, tout en lenteur, décrivait principalement par le biais de scènes oniriques et de conversations sérieuses et hilarantes les préoccupations familiales de huit intellectuels, quatre hommes et quatre femmes, l'univers des **Invasions...** inclut deux générations, décrit les rapports hommes femmes et parents enfants, dénonce les systèmes de santé, d'éducation et de justice tout en brossant un tableau implacable des syndicats, de l'Église et du pouvoir de l'argent.

Le tout, bien orchestré, semble cependant imprégné d'un montage en accéléré, d'une mise en scène alerte mais classique et de séquences parfois escamotées, d'où l'essoufflement possible du spectateur qui sera longtemps habitué, ère du temps oblige, par ces invasions castratrices. De plus, on retrouve dans **Les Invasions barbares** plusieurs des thèmes véhiculés dans **Jésus de Montréal** (sans compter trois personnages qui ont évolué depuis) et **Le Déclin de l'empire américain** donnant ainsi l'impression que nous assistons à deux films plutôt qu'un. « Après **Jésus de Montréal**, c'est le film que je voulais faire », précise le réalisateur.

N'empêche, **Les Invasions barbares**, par son histoire captivante du début jusqu'à son dénouement, est un film drôle, touchant et bouleversant où l'amour et la spiritualité prédominent. Le pont entre les générations et l'union de celles-ci (les parents tentent de léguer à leurs enfants le goût à la vie) restent les moments les plus forts du récit.

Les prestations, entre autres, de Rémy Girard, Stéphane Rousseau (étonnant!), Marie-Josée Croze, Johanne Marie Tremblay, Isabelle Blais (émouvante dans le petit rôle de la fille de Rémy) et Micheline Lanctôt font preuve du grand art.

Les autres comédiens marquent également leur présence mais demeurent trop souvent à l'écart dans des rôles réduits.

Denys Arcand se révèle encore une fois un excellent directeur d'acteurs, un cinéaste hors pair triplé d'un historien scénariste visionnaire. Non seulement a-t-il créé une œuvre forte et importante, mais il a su imaginer un film entièrement représentatif de notre société moderne et qui s'inscrit parfaitement dans la continuité de sa filmographie.

Les Invasions barbares sera bien entendu comparé maintes et maintes fois au **Déclin...** et à son succès. 17 ans après, le déclin de l'empire américain continue, et bien que nous souhaitions tous au dernier film d'Arcand un rayonnement en bonne et due forme – **Le Déclin...** a après tout été candidat pour l'oscar du meilleur film étranger, a été acclamé au Festival de Cannes et fut couronné d'un nombre imposant de prix à travers le monde –, il est difficile de prévoir le succès d'un long métrage et encore moins lorsque celui-ci réunit les personnages d'un film précédent.

Pour la suite du monde, **Les Invasions barbares** suivra certainement sa bonne étoile de Cannes (au moment de mettre sous presse, nous ignorions si le film avait été sélectionné) jusqu'à peut-être même Hollywood. Tant mieux s'il aspire à toutes ces possibilités. Chose certaine, il sera sans contredit un film marquant de notre cinématographie québécoise dont nous serons fiers.

Pierre Ranger

Canada/France 2003, 111 minutes – Réal. : Denys Arcand – Scén. : Denys Arcand – Photo : Guy Dufaux – Mont. : Isabelle Dedieu – Mus. : Pierre Aviat – Son : Patrick Rousseau, Marie-Claude Gagné, Michel Descombes, Gavin Fernandes – Déc. : François Séguin – Cost. : Denis Sperdouklis – Int. : Rémy Girard (Rémy), Stéphane Rousseau (Sébastien), Marie-Josée Croze (Nathalie), Marina Hands (Gaëlle), Dorothée Berryman (Louise), Johanne Marie Tremblay (Sœur Constance), Pierre Curzi (Pierre), Yves Jacques (Claude), Louise Portal (Diane), Dominique Michel (Dominique), Mitsou Gélinas (Ghislaine), Isabelle Blais (Sylvaine), Markita Boies (Suzanne), Micheline Lanctôt (Carole), Dominic Darceuil (Maxime), Gilles Pelletier (Lecterc), Roy Dupuis (Levac) – Prod. : Denise Robert, Daniel Louis – Dist. : Alliance.

Faire face
à la génération
précédente

